

Il est quelques rares écrivains qui s'ouvrent à tout lecteur, quel que soit son âge, à tout moment de sa vie : Homère, Shakespeare, Goethe, Balzac, Tolstoï, mais il en est d'autres dont la signification ne se révèle pleinement qu'à un moment précis. Montaigne est l'un de ceux-là. Il ne faut pas être trop jeune, trop vierge d'expériences et de déceptions pour pouvoir reconnaître sa vraie valeur, et c'est à une génération comme la nôtre, jetée par le destin dans un monde qui s'écroulait en cataracte, que la liberté et la rectitude de sa pensée apporteront l'aide la plus précieuse. Seul celui qui, dans le bouleversement de son âme, est contraint de vivre une époque où la guerre, la violence, la tyrannie des idéologies menacent la vie même de chacun et, dans cette vie, sa substance la plus précieuse, la liberté de l'âme, peut savoir combien il faut de courage, de droiture, d'énergie, pour rester fidèle à son moi le plus profond, en ces temps où la folie s'empare des masses. Il faut d'abord avoir soi-même douté et désespéré de la raison, de la dignité de l'homme, pour pouvoir louer l'acte exemplaire de celui qui reste debout dans le chaos du monde.

Que seul un homme mûr, marqué par les épreuves, puisse reconnaître à leur vraie valeur la sagesse et la grandeur de Montaigne, j'en ai fait l'expérience sur moi-même. Quand, à vingt ans, je pris en main pour la première fois ses *Essais*, ce livre incomparable où il s'est laissé à nous tel qu'il était, j'avouerai que je ne sus trop quoi en faire. Certes, j'avais assez de sens de l'art littéraire pour reconnaître que se dévoilait là une personnalité intéressante, un homme au regard particulièrement vaste et lucide, un homme digne d'être aimé, et aussi un artiste qui savait imprimer à chaque phrase, à chaque expression, sa marque propre. Mais mon plaisir restait tout littéraire,

c'était celui d'un antiquaire devant un bel objet ancien ; il lui manquait l'étincelle intérieure de l'enthousiasme passionné, l'arc électrique qui unit deux âmes. Par leurs thèmes déjà, les *Essais* me semblaient s'égarer, ne pouvoir rejoindre ma propre âme. En quoi me concernaient, moi, jeune homme du ^{xx}e siècle, les amples digressions du Sieur de Montaigne sur la *Cérémonie de l'entrevue des Rois* ou ses *Considérations sur Cicéron*? Que ce français, déjà bien jauni par le temps et de plus tout truffé de citations latines, me paraissait scolaire et anachronique. Et cette sagesse elle-même, douce et tempérée, me restait étrangère. Elle venait avant l'heure. Qu'aurais-je fait du judicieux conseil de Montaigne, qui m'avertissait de ne pas sacrifier à l'ambition, de ne pas me commettre trop passionnément avec le monde extérieur? Quel sens pouvait avoir son appel doux et pressant à la tempérance, à la tolérance, pour une jeunesse fougueuse qui refuse qu'on lui ôte ses illusions, qui ne veut pas qu'on la calme, qui, sans en être même consciente, n'aspire qu'à être exaltée dans son élan vital? C'est le propre de la jeunesse que de ne pas souhaiter recevoir des conseils de douceur, de scepticisme. Le doute lui devient obstacle, car elle a besoin de foi et d'idéaux pour donner libre cours à l'impétuosité qu'elle porte en elle. Et même la plus radicale, la plus absurde des illusions, pour peu qu'elle l'enflamme, aura à ses yeux plus d'importance que la plus sublime sagesse, qui affaiblit la force de sa volonté.

Et puis, cette liberté individuelle, dont Montaigne est devenu pour toujours le héraut le plus décidé, nous semblait-il encore vraiment, en 1900, qu'il fallait la défendre avec une telle opiniâtreté? Tout cela n'était-il pas depuis longtemps devenu une évidence, n'était-ce pas le bien, garanti par la loi et la coutume, d'une humanité depuis longtemps libérée de la dictature et de la servitude? Il nous semblait aller de soi que le droit d'avoir notre propre vie, nos propres pensées, et de les exprimer librement, par la parole et par l'écrit, nous appartenait tout autant que le souffle de notre bouche, que le battement de notre cœur. Le monde s'ouvrait devant nous, avec ses pays sans nombre, nous n'étions ni prisonniers de l'État, ni asservis au service de la guerre, ni soumis à l'arbitraire d'idéologies tyranniques. Personne ne courait le danger d'être banni, exilé, détenu ou chassé de sa patrie. Il semblait donc à notre génération que Montaigne secouait des chaînes que nous pensions depuis longtemps rompues, et nous ne nous doutions pas que, déjà, le destin les avait

à nouveau forgées pour nous, plus dures, plus cruelles que jamais. Ainsi, nous honorions, nous respections son combat pour la liberté spirituelle comme un combat historique, qui nous semblait être depuis longtemps devenu superflu et futile. Car une des lois mystérieuses de la vie veut que nous n'apercevions toujours que trop tard ses valeurs authentiques et essentielles : la jeunesse quand elle s'enfuit, la santé dès qu'elle nous abandonne, la liberté, cette essence, précieuse entre toutes, de notre âme, à l'instant seulement où elle va nous être retirée, où elle nous a déjà été retirée.

Il fallut donc, pour que nous comprenions l'art de vivre, la sagesse de vivre de Montaigne, pour que nous apercevions, dans la nécessité du combat qu'il mena pour être « soi-même*¹ », le débat le plus nécessaire de notre monde spirituel, que survienne une situation semblable à celle qu'il avait connue dans sa vie. Il fallut que nous aussi, comme lui, fussions l'épreuve d'une de ces effrayantes rechutes de l'humanité, qui suivent l'un de ses plus magnifiques essors. Il fallut que nous fussions nous aussi arrachés à nos espoirs, à nos expériences, à nos attentes et nos enthousiasmes, que nous fussions chassés comme à coups de fouet jusqu'à ce point où l'on n'a plus à défendre que son moi nu, son existence unique qui ne sera pas donnée deux fois. Ce n'est que quand le destin nous rendit frères que Montaigne m'apporta son aide, sa consolation, son amitié irremplaçables ; que son destin en effet est désespérément semblable au nôtre ! Quand Michel de Montaigne fait son entrée dans la vie commence à s'éteindre une grande espérance, la même espérance que celle que nous avons vécue au commencement de notre siècle : celle de voir le monde devenir humain. Dans l'espace d'une seule génération, la Renaissance avait comblé l'humanité du don que lui faisaient ses artistes, ses peintres, ses poètes, ses savants, d'une nouvelle beauté, parfaite au-delà de toute espérance. Il semblait qu'un siècle – non, des siècles s'ouvriraient, où la force créatrice allait, degré après degré, vague après vague, porter l'existence obscure et chaotique jusqu'au seuil du divin. Le monde était soudainement devenu vaste, plein, riche. Avec le grec et le latin, les érudits retrouvaient dans l'Antiquité et redonnaient aux hommes la sagesse de Platon et d'Aristote. Sous la conduite d'Érasme, l'humanisme promettait une culture unifiée et

1. Les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

cosmopolite. La Réforme semblait fonder, à côté de la nouvelle ampleur du savoir, une nouvelle liberté religieuse. Les distances, les frontières entre les peuples disparaissaient, car l'imprimerie, que l'on venait d'inventer, donnait à chaque mot, à chaque pensée, la possibilité de s'élaner, de se répandre; ce qui était donné à un peuple semblait appartenir à tous, on croyait que, par l'esprit, une unité se créait au-delà de la sanglante querelle des rois, des princes et des armes. Et, autre miracle, comme le monde spirituel, le monde terrestre s'élargissait à des dimensions insoupçonnées. De l'Océan jusque-là infranchissable surgissaient de nouveaux rivages, de nouveaux pays, un continent immense promettait un sûr asile à des générations et des générations. Les artères du commerce avaient des pulsations plus rapides, un flot de richesses se répandait sur la vieille Europe, créant le luxe, et le luxe à son tour créait des édifices, des tableaux, des statues, tout un monde embelli, spiritualisé. Mais toujours, quand l'espace s'élargit, l'âme s'ouvre. Comme au début de notre siècle, quand, une fois encore, l'espace s'élargit de façon grandiose, grâce à la conquête de l'éther par l'avion et par la parole qui survole, invisible, les pays, quand la physique et la chimie, la technique et la science arrachèrent à la nature ses secrets l'un après l'autre et mirent ses forces au service de l'homme, un indicible espoir anima l'humanité déjà si souvent déçue et, de milliers d'âmes, jaillit le cri d'allégresse de Ulrich von Hutten¹ : «Quelle joie est la vie!»

Mais toujours, quand la vague monte trop haut et trop vite, elle n'en retombe que plus violemment, comme une cataracte. Et, de même que, à notre époque, ce sont les nouvelles conquêtes, les miracles de la technique qui deviennent les facteurs les plus terrifiants de la destruction, les éléments de la Renaissance et de l'humanisme qui semblaient apporter le salut devinrent poison mortel. La Réforme, qui rêvait de donner à l'Europe un nouvel esprit chrétien, provoque la barbarie sans exemple des guerres de Religion, l'imprimerie ne diffuse pas la culture, mais le *Furor Theologicus*, au lieu de l'humanisme c'est l'intolérance qui triomphe. Dans toute l'Europe, une meurtrière guerre civile déchire chaque pays, tandis que, dans le Nouveau Monde, la bestialité des conquistadores se déchaîne avec une cruauté sans égale. Le siècle de Raphaël et de Michel-Ange, de

1. Cf. *Érasme*, note 3, p. 1083.

Dürer et d'Érasme retombe dans les atrocités d'Attila, de Gengis Khan et de Tamerlan.

Que, malgré sa lucidité infaillible, malgré la pitié qui le bouleversait jusqu'au fond de son âme, il ait dû assister à cette effroyable rechute de l'humanisme dans la bestialité, à un de ces accès sporadiques de folie qui saisissent parfois l'humanité, comme celui que nous vivons aujourd'hui, c'est là ce qui fait la vraie tragédie de la vie de Montaigne. À aucun moment de sa vie il n'a vu régner dans son pays, dans son monde, la paix, la raison, la tolérance, toutes ces hautes forces spirituelles auxquelles il avait voué son âme. Quand il ouvre les yeux sur le monde et quand il s'en sépare, il se détourne, comme nous, plein d'horreur, de ce pandémonium de fureur et de haine qui ébranle et profane sa patrie et l'humanité. Il est encore presque un enfant il n'a guère plus de quinze ans, quand, sous ses yeux, l'émeute contre la gabelle*, l'impôt sur le sel, est réprimée à Bordeaux avec une inhumanité qui fera de lui, sa vie entière, l'ennemi juré de toute cruauté. L'enfant voit comment des hommes, par centaines, sont torturés à mort, pendus, empalés, écartelés, décapités, brûlés; il voit les corbeaux, des jours durant, tourner autour du gibet et se nourrir de la chair brûlée, à demi pourrie, des victimes. Il entend les cris des suppliciés et ne peut échapper à l'odeur de cette chair carbonisée qui se répand dans les rues. À peine l'enfant a-t-il grandi que commence la guerre qui, par ses fanatiques oppositions d'idéologies, dévaste la France aussi totalement qu'aujourd'hui les fureurs sociales et nationales détruisent le monde d'un bout à l'autre. La «Chambre Ardente»* fait brûler les protestants, la Saint-Barthélemy extermine huit mille hommes en une seule nuit. Les huguenots à leur tour répondent au crime par le crime : ils prennent les églises d'assaut, ils fracassent les statues, la folie fanatique ne laisse même par les morts en paix, et les tombes de Richard Cœur de Lion et de Guillaume le Conquérant sont profanées et pillées. Les troupes courent de village en village, de ville en ville, tantôt catholiques, tantôt huguenotes, mais toujours des Français contre des Français, des citoyens contre des citoyens, aucun parti ne le cédant à l'autre en sauvage bestialité. Des garnisons entières, faites prisonnières, sont exterminées jusqu'au dernier homme, les rivières sont empestées par les cadavres qu'elles charrient, on estime à cent vingt mille le nombre des villages détruits et pillés, et bientôt le meurtre ne se cache même plus derrière le prétexte de la religion. Des bandes armées attaquent

les châteaux et les voyageurs, sans distinguer entre les protestants et les catholiques. Une promenade à cheval dans le bois voisin n'est pas moins dangereuse qu'un voyage aux Indes occidentales ou chez les cannibales. Personne ne sait plus si sa maison et ses biens sont à lui, s'il vivra demain ou s'il sera mort, prisonnier ou bien libre, et, sur la fin de sa vie, en 1588, Montaigne devenu vieux écrit : « En cette confusion où nous sommes depuis trente ans, tout homme français, soit en particulier, soit en général, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune. » Rien n'est plus assuré sur terre : ce sentiment fondamental se reflétera inéluctablement dans l'intuition spirituelle de Montaigne. Il faut chercher une autre certitude en dehors du monde, à l'écart de sa patrie, il faut refuser de plonger au milieu des possédés et créer sa propre patrie, son propre monde, au-delà du temps.

Le poème que La Boétie adresse en 1560 à son ami Montaigne, qui a alors vingt-sept ans, témoigne du sentiment, tragiquement semblable au nôtre, des hommes qui en ce temps étaient restés humains ; il le prend à témoin : « Quel destin nous a fait naître précisément à cette époque ! Sous mes yeux s'étend la ruine de mon pays, et je ne vois d'autre issue que de m'exiler, d'abandonner ma maison et d'aller là où le destin portera mes pas. Depuis longtemps déjà la colère des Dieux m'exhorte à fuir et me montre les terres vastes et libres de l'autre côté de l'Océan. Lorsqu'au seuil de notre siècle est apparu un nouveau monde sorti des ondes, c'est que les Dieux le destinaient à être le refuge où les hommes pourraient librement cultiver leurs champs, sous un ciel meilleur, tandis que l'épée cruelle et les indignes fléaux condamnent l'Europe au déclin. »

En de telles époques où les valeurs les plus hautes de la vie, où notre paix, notre indépendance, notre droit inné, tout ce qui rend notre existence plus pure, plus belle, tout ce qui la justifie, est sacrifié au démon qui habite une douzaine de fanatiques et d'idéologues, tous les problèmes de l'homme qui ne veut pas que son époque l'empêche d'être humain se résument à une seule question : comment rester libre ? Comment préserver l'incorruptible clarté de son esprit devant toutes les menaces et les dangers de la frénésie partisane, comment garder intacte l'humanité du cœur au milieu de la bestialité ? Comment échapper aux exigences tyranniques que veulent m'imposer contre ma volonté l'État, l'Église ou la politique ? Comment protéger cette partie unique de son moi contre la soumission aux règles et

aux mesures dictées du dehors ? Comment sauvegarder mon âme la plus profonde et sa matière qui n'appartient qu'à moi, mon corps, ma santé, mes pensées, mes sentiments, du danger d'être sacrifié à la folie des autres, à des intérêts qui ne sont pas les miens ?

C'est à cette question et à elle seule que Montaigne a consacré sa vie et sa force. C'est pour l'amour de cette liberté qu'il s'est observé lui-même, surveillé, éprouvé et blâmé à chacun de ses mouvements et chacune de ses sensations. Et cette quête qu'il entreprend pour sauver son âme, pour sauver sa liberté, à un moment de servilité universelle devant les idéologies et les partis, nous le rend aujourd'hui plus fraternellement proche qu'aucun autre artiste. Si nous l'honorons et l'aimons plus que tout autre, c'est qu'il s'est adonné comme personne d'autre au plus sublime art de vivre : « rester soi-même* ».

D'autres époques, plus sereines, ont jeté un autre regard sur l'héritage littéraire, moral et psychologique de Montaigne, elles ont savamment débattu afin de savoir s'il était un sceptique ou un chrétien, un épicurien ou un stoïcien, un philosophe ou un amuseur, un écrivain ou seulement un dilettante de génie. Ses conceptions de l'éducation et de la religion ont été minutieusement disséquées dans des thèses de doctorat et des traités. Mais dans Montaigne ne m'émeut et ne m'occupe aujourd'hui que ceci : comment, dans une époque semblable à la nôtre, il s'est lui-même libéré intérieurement et comment, en le lisant, nous pouvons nous-mêmes nous fortifier à son exemple. Je vois en lui l'ancêtre, le protecteur et l'ami de chaque « homme libre* » sur terre, le meilleur maître de cette science nouvelle et pourtant éternelle qui consiste à se préserver soi-même de tous et de tout. Peu d'hommes sur terre se sont battus avec plus de loyauté et d'acharnement pour préserver leur moi le plus intime, leur « essence* » de tout mélange, de toute atteinte venue de l'écume trouble et malsaine des agitations du temps, et peu ont réussi à sauver du temps qu'ils ont vécu, pour toute la durée des temps, ce moi le plus profond.

Ce combat qu'a mené Montaigne pour sauvegarder sa liberté intérieure, et qui fut peut-être le plus conscient et le plus acharné qu'ait jamais livré un esprit humain, n'a en soi rien de pathétique ni d'héroïque. Ce serait faire violence à Montaigne que de le faire entrer dans la troupe des poètes et des penseurs qui ont combattu par la parole pour la « liberté de l'homme ». Il n'a rien des amples

tirades et des beaux élans d'un Schiller ou d'un Lord Byron, rien de l'agressivité d'un Voltaire. Il aurait souri à la pensée de vouloir transposer sur d'autres hommes, et plus encore sur les masses, quelque chose d'aussi personnel que la liberté intérieure, et il a détesté, du plus profond de son âme, les réformateurs professionnels du monde, les théoriciens, les marchands d'idéologie. Il ne savait que trop bien l'immense tâche que représente cette simple chose : préserver en soi-même son indépendance intérieure. Son combat se limite à la défensive, à la défense de ce bastion le plus intime, que Goethe appelle la « citadelle » et dont tout homme interdit l'accès aux autres. Sa tactique était d'être aussi peu visible que possible, d'attirer aussi peu que possible l'attention par son aspect extérieur, de traverser le monde en portant une sorte de masque, pour trouver le chemin qui le mènerait à lui-même.

Ainsi Montaigne n'a pas, à vrai dire, ce que l'on appelle une biographie. Il n'a jamais choqué quiconque, parce qu'il ne se mettait pas en avant, qu'il n'était pas en quête d'audience ni d'approbation. Vu du dehors, il semblait être un citoyen, un fonctionnaire, un époux, un catholique, un homme qui payait discrètement son tribut au monde. Il prenait, pour son entourage, le masque de l'effacement, pour laisser s'épanouir en lui-même, dans toutes ses nuances, le jeu des couleurs de son âme, et le contempler. Il était, à tout instant, disposé à se prêter, à se donner, jamais. Toujours, et quelle que fût sa manière de vivre, il gardait pour lui son être le plus authentique et le meilleur. Il laissait les autres parler, s'attrouper, s'emporter, prêcher et parader ; il laissait le monde courir ses chemins désordonnés et fous, et ne se préoccupait que d'une chose : être raisonnable pour lui-même, humain dans une époque inhumaine, libre au milieu de la folie des masses. Il laissait dire ceux qui, moqueusement, l'accusaient d'indifférence, d'indécision et de lâcheté ; il laissait les autres s'étonner de le voir si détaché des fonctions et des dignités. Ses proches intimes eux-mêmes, qui le connaissaient, ne se doutaient pas de la persévérance, de la clairvoyance et de la souplesse avec lesquelles, à l'ombre des affaires publiques, il s'attachait au seul but qu'il s'était fixé : vivre sa propre vie, et non simplement vivre.

Ainsi, en semblant inactif, il a accompli une tâche incomparable. En se conservant et en se décrivant lui-même, il a conservé en lui l'être humain *in nuce*, l'être humain pur et intemporel. Et, alors que tout le reste, les traités théologiques et les digressions philosophiques

de son siècle nous semblent maintenant étranges et anachroniques, il demeure notre contemporain, l'homme d'aujourd'hui et de toujours, et son combat est resté le plus actuel de tous. Cent fois, en ouvrant Montaigne, on a, d'une page à l'autre, l'impression : *nostra res agitur*, l'impression qu'ici est pensé, mieux que je n'aurais pu le dire moi-même, tout ce qui en ce moment occupe le plus profond de mon âme. Ici est un Toi, dans lequel mon Moi se reflète, ici est abolie la distance qui sépare une époque de l'autre. Ce n'est pas un livre que je tiens dans ma main, ce n'est pas de la littérature, de la philosophie, mais c'est un homme dont je suis le frère, un homme qui me conseille, qui me console, un homme que je comprends et qui me comprend. Lorsque je prends en main les *Essais*, le papier imprimé disparaît dans la pénombre de la pièce. Quelqu'un respire, quelqu'un vit en moi, un étranger est venu à moi, et ce n'est plus un étranger, mais quelqu'un que je sens aussi proche qu'un ami. Quatre cents années se sont envolées en fumée : ce n'est pas le Seigneur de Montaigne qui me parle, le gentilhomme de la Chambre* d'un Roi de France maintenant disparu, le châtelain du Périgord ; il a quitté la collerette blanche plissée, le chapeau pointu, l'épée, il a retiré de son cou la glorieuse chaîne de l'ordre de Saint-Michel. Ce n'est pas le maire de Bordeaux qui est en visite chez moi, ce n'est même pas l'écrivain. C'est un ami qui est venu, pour me conseiller et me parler de lui. Parfois, sa voix laisse percer une inexprimable tristesse devant la fragilité de notre condition humaine, l'insuffisance de notre raison, l'étroitesse de vues de nos dirigeants, l'absurdité et la cruauté de notre époque, cette noble tristesse que son élève Shakespeare a su imprimer, de façon inoubliable, à ceux de ses personnages qui lui étaient le plus chers : Hamlet, Brutus, Prospero. Mais, bientôt, j'entrevois à nouveau son sourire : pourquoi prends-tu tout cela tellement au sérieux ? Pourquoi te laisses-tu affecter et abatte par l'absurdité et la bestialité de l'époque dans laquelle tu vis ? Tout cela ne fait qu'effleurer ta peau, sans atteindre ton moi intérieur. L'extérieur ne peut rien te retirer et ne peut pas te troubler, tant que tu ne te laisses pas troubler toi-même. Les événements de ton temps restent impuissants contre toi dans la mesure où tu te refuses à y prendre part, et la démenche de l'époque n'est pas un véritable danger aussi longtemps que tu conserves toi-même ta clarté d'esprit. Et même les plus fâcheuses de tes aventures, les humiliations apparentes, les coups du destin, tu

ne les ressens que si tu es faible devant eux, car qui, sinon toi, assigne aux choses valeur et poids, joie et douleur? Rien ne peut abaisser ou relever ton moi, si ce n'est toi-même, la plus forte pression de l'extérieur elle-même est facilement vaincue par celui qui reste intérieurement libre et sûr. Toujours, et plus encore lorsque la paix de l'âme et la liberté de l'individu sont menacées, la parole et le sage encouragement de Montaigne sont un bienfait, car rien ne nous protège plus que la sincérité et l'humanité en des temps de confusion et de désunion. Toujours et à tout instant ce qu'il disait il y a des siècles reste valable et vrai pour celui qui s'efforce à l'indépendance. Mais, plus qu'à quiconque, nous devons notre reconnaissance à ceux qui renforcent en nous le sens de l'humain dans une époque inhumaine comme la nôtre, à ceux qui nous exhortent à ne pas abandonner ce qui nous est propre, ce que nous ne saurions perdre, notre moi le plus profond. Car seul celui qui reste libre de tous et de tout accroît et préserve la liberté sur terre.